

neuf mois d'hiver et trois mois d'enfer. L'air y est sec et pénétrant, et paraît être si dangereux pour les poitrines délicates, qu'il suffit de trois ou quatre jours pour y succomber à une pulmonie.

Les Armes de Madrid sont: Un ours secouant un *arbousier* vert aux fruits rouges, le tout sur champ d'argent, entouré d'un *orle* bleu avec sept étoiles, surmonté d'une couronne royale. On prétend que l'ours aurait été figuré dans cet écusson, en souvenir du grand nombre de ces animaux qui jadis résidaient sur le territoire Madrilène, et que les sept étoiles seraient une allusion à la constellation, de la Grande Ourse. Ce fut l'Empereur Charles-Quint qui y ajouta une couronne, et qui dota Madrid du titre, d'*Imperial y Coronada*. Henri IV y ajouta ceux de *Muy Noble* et *Muy Leal* et Ferdinand VII de *Muy Héroïca*, en récompense du dévouement dont, comme Saragosse, elle donna des preuves éclatantes, lors de la guerre de l'Indépendance.

Aussi la population de Madrid en est elle toute fière, et les quelques phrases suivantes qui y sont en vogue, en sont une preuve éclatante. Ce sont de vraies Gasconnades :

1. *No hay que un Madrid*. Il n'y a qu'une Madrid.
2. *Quien dice España dice todo*. Qui dit Espagne dit tout.
3. *Sola Madrid es corte*. Madrid seule est capitale.
4. *Dónde está Madrid, calle el mundo*. Où est Madrid, le monde doit se taire.

PALAIS DES CORTÈS OU CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

PALACIO DEL CONGRESSO.

Ce palais inauguré en 1850, rappelle quelque peu celui du Corps Législatif à Paris. Son fronton triangulaire, soutenu par six belles colonnes corinthiennes, est orné d'un bas-relief, représentant l'Espagne qui reçoit la Loi accompagnée de la Force et de la Justice. Deux lions couchés, d'une exécution médiocre, décorent l'entrée du palais. L'intérieur assez riche, contient différents tableaux des maîtres espagnols modernes, tels que Fréderico Madrazo, Don Carlos Rivera, Don Vincente Camaron, Espalta etc.

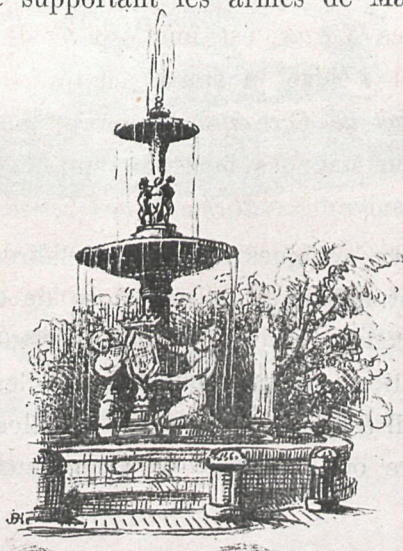
STATUE DE CERVANTES.

En face des *Cortès*, est une espèce de *Square*, au milieu duquel s'élève la statue en bronze, élevée en 1835 à *Michaël de Cervantes* l'immortel auteur de *Don Quichotte*. Sur une des faces de son piédestal on lit l'inscription suivante: *Michaeli de Cervantes Saavedra Hispania scriptorum principi*. Deux autres de ses faces sont ornées de bas-reliefs aussi en bronze, représentant des scènes du poème populaire de l'Espagne. La statue peu importante qui a le tort de rappeler plutôt le soldat de Lépante, que l'écrivain célèbre, fut exécutée à Rome par Antonio Sola, et fondue en Prusse.

LA PROMENADE DU PRADO ET SON PUBLIC.

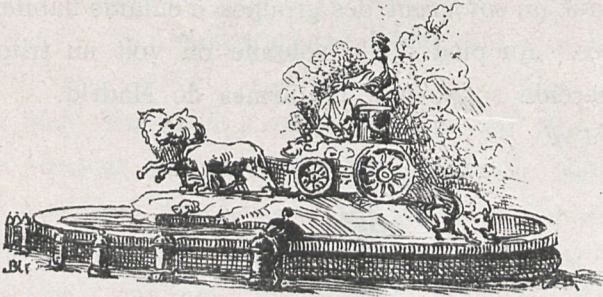
La promenade du Prado, qui rappelle quelque peu celle de Berlin, fut disposée par Charles III. Elle est ornée de huit fontaines monumentales, et constitue un large boulevard circonscrivant une partie de la ville, et mesurant environ quatre kilomètres sur une largeur de soixante-dix mètres, à l'endroit principal nommé le Salon.

Le Prado est embelli surtout par la belle vue qu'on y a sur une autre promenade dite du *Buen retiro*, ainsi que sur le Jardin Botanique. Plusieurs belles fontaines le décorent. Celle dite de la *Alcachófa* (de l'Artichaut) se compose d'une colonne en pierre blanche, à laquelle se relie une vasque énorme, contenant un artichaut qu'entourent des groupes d'enfants habilement sculptés. Au pied de la colonne on voit un triton et une néréide supportant les armes de Madrid.



Les quatre fontaines qui donnent leur nom à la Place de *Las Cuatro Fontanas*, et qui toutes les quatre se ressemblent en tous points, sont aussi fort belles. Elles représentent chacune un jeune triton étreignant un dauphin, placé au centre d'une vasque soutenue par une colonne ornée de têtes d'ours. La fontaine de Neptune en marbre blanc, a surtout un cachet artistique. Le Dieu y est représenté debout sur un char, trainé par quatre chevaux marins qu'entourent des dauphins et des phoques.

Celle d'Apollon est décorée de quatre statues figurant les saisons. Une autre fontaine en marbre blanc, dont Cybèle sur son char trainé par deux lions constitue le sujet



complète, avec quelques beaux candelabres, la décoration vraiment artistique et grandiose de cette superbe promenade. Mais ce qui en fait surtout le charme, c'est l'animation que lui donnent les belles Madrilènes, qui, l'éventail à la main, viennent y étaler leurs châles de Cachemire ou de Crêpe de Chine aux couleurs et

aux nuances les plus vives et les plus variées, sur lesquels tranche si coquettement la mantille en dentelle noire, retenue dans leur chevelure d'ébène par de riches épingles, et que, malgré tous ses efforts, n'a pu jusqu'ici parvenir à détrôner le chapeau enrubanné de Paris.



Là se montre aussi la femme des faubourgs, dernière survivante de la *Manola* qui porte le poignard à la jarretière de satin aux inscriptions brodées, reçue de son préféré.



Une simple fleur orne sa chevelure.



Le *Caballero* espagnol, son *puro* ou *cerillo*, (cigarette) à la bouche, s'y promène également drapé avec fierté dans son *almaviva* brun doublé de blanc et bordé d'une large bande de velours vert ou rouge. A ce public de piétons ajoutez encore l'animation produite par les plus brillants équipages et les plus grâcieux cavaliers, et vous n'aurez qu'une faible idée de la belle promenade, qui fait les délices de Madrid.

LE MUSÉE ROYAL.

MUSEO RÉAL.

Le Musée Royal, commencé par Ferdinand VII et

continué par sa fille Isabelle, est certes le plus riche mais non le plus complet de l'Europe, puisqu'il n'offre pas la précieuse variation du Louvre. En effet, certaines écoles, certains maîtres y sont représentés au grand complet, tandis que d'autres, et des plus importants, y font tout-à-fait défaut. Ce furent Philippe IV, l'ami de Vélasquez; Philippe V, mais surtout Charles III, qui complétèrent la riche collection qui y fut entassée sous la Dynastie Autrichienne.

Aussi y compte-t-on ni plus ni moins de deux mille tableaux ou chefs-d'œuvre des mieux conservés; et habituellement classés par salle et par École.

En entrant dans le Musée, on se trouve dans un beau vestibule circulaire, surmonté d'un lanterneau que soutiennent huit lourdes colonnes. A droite et à gauche sont les salons consacrés au Maîtres Espagnols. En face du vestibule est une salle carrée, à laquelle une vaste galerie voutée rappelant la grande galerie du Louvre, sert de prolongement. Elle est éclairée du haut, et contient les tableaux de l'École Italienne. Vers le milieu de la galerie on rencontre à sa gauche le salon rond, dit d'Isabelle II. C'est là que, comme au salon carré du Louvre, ou à la tribune de la galerie *Pitti* de Florence, l'on a placé les principaux chefs-d'œuvre des différentes Écoles. Parmi ceux-ci il faut citer le grand Raphaël, si célèbre à juste titre dans le monde des Arts, et représentant Jésus succombant sous la croix. La superbe Descente de croix par Quinten Metsys, une

réduction par Van Dyck de son tableau le Christ sur les genoux de la Vierge, qui est au Musée d'Anvers; de beaux portraits par Rubens et par Van Dyck; celui d'Albert Durer par lui-même, et enfin les plus beaux ouvrages de Vélasquez, Ribeira, et de quantité des plus grands maîtres, des écoles Italienne et Espagnole.

En rentrant dans la galerie centrale, et en la continuant jusqu'au bout, on arrive à une seconde rotonde, dans laquelle on a réuni les œuvres de l'école Française. On y débouche de droite et de gauche dans les salles consacrées aux écoles Flamande et Hollandaise, et certes ce ne sont pas les moins importantes: En effet, on y compte plus de cinquante Breughel, une vingtaine de Van Dyck, des Jean et des Gaspard Van Eyck, des Frank père et fils, des Hemmeling, des Jordaens, des Quinten Metsys, des Adrien et des Isaac Van Ostade, une soixantaine de Rubens, des Daniël Seghers, vingt-trois Sneyders, cinquante-trois Teniers, des Wouwermans en masse, des De Vos, et bon nombre d'autres ouvrages d'élite; des plus célèbres maîtres qui ont illustré ces Écoles. Quand à cette effrayante nomenclature, on ajoute encore pour l'école Espagnole, les œuvres de La Franga, d'Aranjuez, de Pardo, de La Zarzuela, à celles déjà si nombreuses de Ribeira, de Murillo et de Vélasquez, ainsi que pour l'école Italienne une douzaine de Raphaël, une quarantaine de Titien, une vingtaine de Veronèze, des Sébastien del Piombo, des Giorgone, une trentaine de Tintoret,

des André del Sarte, des Corrège, des Guide et *tutti quanti*, on aura une idée de l'innombrable quantité de chefs-d'œuvre que renferme ce Musée qu'on recule à décrire.

LE PALAIS ROYAL.

Madrid, Samedi, 22 Mars.

Le Palais Royal, inauguré sous Charles III en 1764, rappelle par sa façade celui des Tuileries. Il occupe l'emplacement primitif de l'Alcazar, qui jadis servait de demeure aux Rois de Castille, comme aussi de défense à la ville, et qui ne fut détruit qu'en 1734 sous le règne de Philippe V. Son aspect est imposant. Le carrefour demi-circulaire qui lui fait face, est entouré d'une promenade plantée d'arbres, contre lesquels s'élèvent quarante-quatre statues en pierre d'un travail médiocre. Elles font partie de la collection des Rois d'Espagne, qui couronna quelques temps la terrasse supérieure du palais, et qu'on descendit pour la sécurité du monument.

Au centre de la place est un *square* ovale quelque peu élevé et entouré d'une grille. A son milieu nommé *glorieta* s'élève sur un piédestal en granit, la statue équestre en bronze de Philippe IV exécutée par le Florentin Pietro Tacca, sur les dessins de Vélasquez. Deux faces du piédestal sont ornées de bas-reliefs. L'un d'eux représente le Roi, donnant la Croix de San-

tiago à Vélasquez. L'autre, le montre protégeant les Lettres et les Arts. Le cheval qui porte le Roi, se cabre d'une manière majestueuse. Au-dessous du monument on voit deux vieillards, personnifiant des fleuves. Ils vident leur urne dans des vasques rejetant l'eau dans un bassin demi-circulaire. Quatre lions occupent les angles du soubassement. Du côté Ouest du palais, une pente rapide, mène à la *Veja* ou vallée du Manzanarès.

La vue s'y étend sur un vaste horizon, où aujourd'hui il est donné de voir se coucher le soleil, que naguère on disait, ne pouvoir se coucher en Espagne.

MUSÉE DES ARMURES.

ARMERIA.

Cet édifice, placé vis-à-vis du Palais Royal, n'a d'importance que par son développement.

Philippe II y fit transporter dans la grande galerie du 1^{er} étage, les armes et les souvenirs historiques, jadis conservés à Valladolid et à Simancas, et dont ses successeurs continuèrent de compléter la collection. Tout y est classé méthodiquement et avec goût, mais malheureusement le catalogue omet de renseigner l'époque, à laquelle se rattachent les 2538 objets qu'il détaille si minutieusement. Parmi ceux-ci se remarquent plusieurs pièces historiques, entre autres l'armure complète de l'Électeur de Saxe, prisonnier de Charles-Quint. Celle

de Don Juan d'Autriche. Différentes armes et armures ayant appartenu à Charles-Quint. L'épée du grand capitaine Gonzalve de Cordoue, sur laquelle juraient les Princes des Asturies; celle de Fernand Cortèz; l'épée à lame de Tolède du Comte d'Olivarez; la litière en cuir, le fauteuil à porteurs et la vaisselle de campagne toute en fer ayant servi à Charles-Quint. L'armure de Christophe Colomb; un casque de François 1^{er}. Différentes selles, lances et boucliers de tournoi. Plusieurs drapeaux et quantité d'autres objets, aussi rares que riches et bien entretenus.

L'ACADÉMIE DE SAN FERNANDO.

On y conserve dans onze salles du premier étage, une collection de trois cents tableaux, dont la plupart sont de médiocres portraits. On y trouve néanmoins un Hercule et Omphale, ainsi qu'une Chaste Suzanne par Rubens; un Quinten Metsys, un Brauwer et quelques Ribeira, parmi lesquels un St. Jérôme écrivant au bruit de la trompette céleste; quelques Murillo, entre autres St^e. Élisabeth soignant les teigneux, et la Fondation de Sainte Marie Majeure, d'un dessin, d'une hardiesse et d'une pureté au-dessus de toute louange. En outre cinq portraits de moines par le Bassan; un bel Albane, un Moralès; quelques petites toiles de Goja, ce maître maniéré mais original, et enfin une *Maja*, portrait disgracieux mais vigoureux du même maître.

VISITE A MONSIEUR VALENTIN CARDERERA,

PEINTRE ET ÉCRIVAIN.

Monsieur Valentin Carderera, qui, ainsi que Monsieur Madrazo, est Peintre en titre de S. M. la Reine d'Espagne, fut comme lui aussi, délégué par son Gouvernement au Congrès Artistique d'Anvers, en 1861. Il nous reçut dans sa belle galerie de tableaux anciens, laquelle, outre quantité de portraits historiques, renferme bon nombre de toiles du plus grand mérite. L'accueil qu'il nous fit, fut on ne peut plus cordial. Quoique d'un âge déjà avancé, Monsieur Carderera possède encore une ardeur juvénile. Il nous vanta avec chaleur le centre artistique flamand dont, dit-il, il a eu le bonheur de pouvoir apprécier toute l'importance, lors de son séjour dans la vieille Cité de Rubens; et il se plaint avec une franchise et une naïveté touchantes chez un homme de son mérite, de l'isolement où se trouvent aujourd'hui les artistes espagnols, du grand foyer vital des arts, jadis si florissants, chez eux. Aussi, dit-il ne plus s'occuper beaucoup de peinture, l'*Iconographie Espagnole* qu'il publie avec tant de succès, absorbant tout son temps.

Madrid, Dimanche, 23 Mars.

Pendant que maçons, paveurs et autres ouvriers en tous genres s'adonnent à leur aise à leurs travaux dans

la capitale des États de la Reine dite *Très-Catholique*, sans se préoccuper le moins du monde de la solennité du jour, les rues se remplissent d'un public moins affairé, ne songeant qu'à étaler les éclatantes toilettes motivées par le premier jour de printemps, prétexte de fête en Espagne, en ce qu'il ouvre la saison du spectacle le plus cher à la nation, les courses de taureaux. On voit promener par la ville, à l'instar de Paris, de grands placards étalés au haut d'une perche et annonçant la première représentation. Chacun a l'air gai et animé. Aussi le soleil s'est-il mis de la partie, en apparaissant dans tout son éclat. L'air est vif et pur, le ciel bleu et serein; tout enfin fait présager que le mauvais temps ne viendra pas mettre obstacle à la grande *Funcion* (course), que les affiches annoncent pour quatre heures de l'après-midi.

THÉÂTRE DES COMBATS DE TAUREAUX A MADRID.

TOROS.

Philippe IV ayant défendu les *Corridas de toros*, qu'il disait barbares, on ne les reprit que sous son successeur, qui fit construire un énorme cirque, dont l'intérieur peut contenir 12,000 personnes, et rappelle, en tous points la disposition de ceux des anciens.

Son arène est entourée d'une barrière circulaire, (*las tablas*) en planches peintes en rouge, et d'à peu près six

pieds d'élévation. Elle est percée de quatre portes destinées au service, à l'entrée des taureaux, et à l'enlèvement des victimes. Une seconde enceinte contournant cette première, est garnie d'un réseau de cordes, en vue de mettre les spectateurs à l'abri des atteintes de certains taureaux, qui, dans l'ardeur de la course, pourraient escalader la première. C'est derrière celle-ci que commencent les gradins découverts, destinés aux spectateurs, et dont le prix est plus ou moins élevé, en raison de ce qu'ils sont au soleil ou à l'ombre. Au delà de ces gradins sont les places couvertes (*Gradas cubiertas*) et au-dessus d'elles les loges (*Palcos*), ainsi que les tribunes destinées à la Cour, à l'*Ayuntamiento* (Régence) etc. et qui toutes sont richement décorées. Le spectacle était annoncé pour quatre heures, et depuis midi déjà, les abords du théâtre, étaient encombrés d'une foule joyeuse et compacte, au milieu de laquelle circulaient gaiement des marchands de coco, d'oranges et de cigares. A trois heures nous étions dans l'enceinte, et nous vîmes bientôt les gradins se garnir comme par enchantement grâce à la grande quantité d'entrées qui y donnent accès. Les marchands d'oranges qui circulaient dans l'arène, échangeaient, contre une pluie de sous, une avalanche d'oranges qu'ils lançaient jusqu'aux gradins les plus élevés, avec une dextérité telle, que jamais une seule ne manquait d'arriver à l'adresse de son acquéreur. On y voyait circuler aussi des débitants d'eau fraîche, qu'à la manière antique ils por-

taient dans de petites amphores. Lorsque quatre heures vinrent à sonner, un signal donné par la trompette, fait évacuer l'arène à ces trafiquants de toute espèce; un héraut d'armes à cheval, entre par la porte principale et vient saluer les membres de *l'Ayuntamiento*. Il se dirige ensuite vers une des autres portes, et va quérir deux *Piccadores*, lesquels, la lance sur l'épaule, sont conduits par lui aux pieds de la loge des Ediles, qu'ils viennent saluer.



Après, sont à leur tour introduits dans l'arène, les *Toreadores* richement costumés. L'un d'eux se fait remarquer surtout par son magnifique costume vert pomme, brodé d'argent. Il porte une écharpe rose orangé, et un beau manteau (*capa*) en brum marron doublé de bleu foncé.

Enfin apparaît le taureau. Il est tout jeune, et ses cornes garnies de boules, sont l'emblème d'une course non dangereuse, devant servir de prélude ou de mise en train.

Après que les toréadors l'eussent agacé assez longtemps avec leurs manteaux aux couleurs éclatantes et



que maintefois nous eussions été frappés de stupeur en lui voyant franchir la première enceinte, harcelé et traqué par les toréadors, se lançant à sa poursuite avec l'agilité du cerf, un nouveau signal donné par la trompette part de la loge de l'*Ayuntamiento*.

C'est l'ordre d'attaquer avec les aiguillons ou flèches à crocs, la pauvre bête qu'on n'a rechassée dans l'arène, que pour la rendre bientôt furieuse par la perte de

son sang, qui coule à grands flots. On essaie alors



la faire s'attaquer aux chevaux des *Piccadores*, maigres rossinantes, qu'on préfère faire mourir ainsi, que de leur réserver une fin moins atroce.

